

Zeitschrift: Annales fribourgeoises
Herausgeber: Société d'histoire du canton de Fribourg
Band: 66 (2004)

Artikel: Notre-Dame des Conflits
Autor: Villiger, Verena
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-818237>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La construction de la chapelle de Lorette

NOTRE-DAME DES CONFLITS

Des querelles d'argent, de préséance et de pouvoir,
sur un fond de guerre et de lutte religieuse:
dans ce contexte, à Fribourg, en 1648, on bénit
un sanctuaire marial dédié à la paix.

PAR VERENA VILLIGER

Sur la genèse et sur la symbolique de la chapelle de Lorette¹ – joyau baroque perché sur une falaise vertigineuse, face au centre historique de Fribourg (ill. 1, 2) – un document daté de 1648, l'année même de la dédicace, nous livre de précieux renseignements. Il s'agit d'une gravure sur cuivre² signée de Jean-François Reyff, alors en charge de l'Edilité, constructeur présumé du sanctuaire (page 22). Autant qu'on sache, c'est la seule œuvre graphique de l'architecte et sculpteur Reyff qui soit parvenue jusqu'à nous, et le seul exemplaire connu. La gravure présente la chapelle côté nord, c'est-à-dire vue de la ville. Au-dessus et au-dessous de l'image, deux cartouches richement encadrés renferment des textes en latin, un latin élégant, truffé de références bibliques et mythologiques. L'un vole l'édifice à la Vierge Marie, l'autre fait mémoire de sa construction et de sa consécration.

La protection divine contre la guerre

Décoder la gravure, la bâtie et la cérémonie, c'est replacer l'érection du sanctuaire dans un contexte fait de conflits enchevêtrés: affrontements politiques et luttes religieuses, antagonismes sociaux, guerres européennes et querelles locales. On comprend que le texte, jouant sur les langues allemande et latine, forme le vœu que *Friburgum* demeure *Fridburgum*, c'est-à-dire que Fribourg continue à jouir de la paix.

La donnée contextuelle la plus large, c'est la guerre de Trente Ans (1618-1648), un conflit paneuropéen qui fut, dans une large mesure, une guerre de religion. A

l'exception notable des Grisons, les cantons confédérés et leurs alliés étaient restés en dehors des hostilités. Néanmoins, les Fribourgeois pouvaient se faire une idée de la violence du conflit, de son ampleur et des misères qu'il entraînait. Ils avaient en effet accueilli de nombreux réfugiés fuyant la Franche-Comté, alors possession espagnole et théâtre de combats répétés. En 1635, par exemple, arrivèrent des religieuses, une douzaine de visitandines en provenance de Besançon³; en 1638, on vit venir le peintre Pierre Crolet, de Pontarlier, qui fut accompagné et suivi de plusieurs collègues, souvent apparentés.⁴

C'est donc avec beaucoup d'à-propos que le promoteur de Lorette, le jésuite Wilhelm Gumppenberg⁵, joua la carte franc-comtoise. Les 24 et 25 mars de l'an de grâce 1647, soit la veille et le jour de la fête de l'Annonciation, sur la chaire de la collégiale Saint-Nicolas, ce prédicateur prononça deux sermons dans lesquels il réclamait la construction d'une chapelle dédiée à Notre-Dame de Lorette.⁶ Gumppenberg, originaire de Munich, avait longtemps vécu à Rome, puis obtenu de grands succès missionnaires en Suisse, en Bavière et au Tyrol; il fut actif à Fribourg de 1646 à 1649, et pour autant qu'on le sache il n'avait pas de liens particuliers avec l'outre-Jura. Mais pour toucher son auditoire fribourgeois, il se réclama de la vision qu'avait eue un ecclésiastique de Franche-Comté, et assura qu'aux localités pourvues d'une chapelle de Lorette était assurée une protection divine particulière. N'oublions pas qu'en 1647 la guerre n'avait pas fini ses ravages en Europe, et qu'on se battait encore de la Flandre à la Bohême.

Le prédicateur n'ignorait sûrement pas que dix ans plus tôt, à Constance, une congrégation mariale avait élevé une chapelle de Lorette pour obtenir le départ des troupes suédoises qui occupaient le pays.⁷ Il avait sans doute jugé que la référence franc-comtoise, plus proche, serait aussi plus parlante à Fribourg.

La Vierge mobilisée contre les protestants

En bon jésuite, le père Gumppenberg se vouait principalement à combattre les progrès de la Réformation, et la chapelle de Lorette fait partie de ce programme. Elle est dédiée à la Vierge, que les catholiques du temps honoraient comme celle qui a vaincu le Mal, entendez: le protestantisme. Visible au loin de nuit comme de jour, grâce à un luminaire installé dans le clocheton (nous y reviendrons)⁸, le sanctuaire fribourgeois était à cet égard un emblème de premier ordre. En outre, nous avons affaire ici à la copie d'un sanctuaire marial qui jouissait, dans l'Europe des XVI^e et XVII^e siècles, d'une célébrité inouïe.

Le pèlerinage originel de Loreto est situé dans les Marches italiennes, au sud d'Ancône. La légende veut qu'il abrite la maisonnette où vécut la Vierge. Marie serait née, elle aurait grandi dans la maisonnette en question; elle y aurait reçu l'annonce, par l'ange Gabriel, qu'elle donnerait naissance au fils de Dieu. Elle y aurait élevé le petit Jésus, et vécu

après l’Ascension. Le transport de la maison depuis Nazareth est décrit dans un récit du XV^e siècle, la *Relazione* de Pietro di Giorgio Tolomei⁹, que l’on peut résumer ainsi.

A la mort de la Vierge, les apôtres firent de sa maison une église. Quand la Terre-Sainte tomba aux mains des Infidèles sarrasins, des anges sauvèrent cette vénérable demeure en la transportant par les airs jusqu’en Dalmatie. Mais on ne lui accorda pas, là-bas, toute la considération souhaitée, si bien que les déménageurs célestes l’emmènerent en Italie, dans la région de Recanati, où ils la posèrent dans une forêt. L’endroit étant peu accessible, les anges le quittèrent pour un terrain tout proche; mais celui-ci faisait l’objet d’une querelle entre deux frères, ce qui le rendait indigne de recevoir la sainte bâtie. Celle-ci trouva place, finalement, au bord d’une route de la contrée. Fort surpris, et s’émerveillant qu’un édifice totalement dépourvu de fondations tienne debout, les indigènes le dotèrent d’un solide mur de protection. Or, en 1296, la Vierge apparut en songe à un homme pieux et lui révéla l’origine de cette église. L’homme fit rapport aux autorités, qui dépêchèrent à Nazareth une délégation, laquelle découvrit les fondations de l’édifice, restées sur place. Les mesures concordaient. La preuve était faite.

Bien que mis en doute peu après sa rédaction déjà, ce récit rencontra un succès phénoménal. Au milieu du XVI^e siècle, théologiens réformés et catholiques s’emportaient encore sur la crédibilité du transport aérien; l’un des plus éminents défenseurs de la légende est bien connu à Fribourg, puisqu’il s’agit de saint Pierre Canisius, dont l’ordre – celui des jésuites – s’engagea particulièrement en faveur de Lorette.¹⁰ Au XVII^e siècle, alors que la controverse n’avait pas désarmé, le pèlerinage de Lorette était au faîte de sa gloire. Et la chapelle fut copiée dans de nombreuses régions d’Europe conservées à la foi catholique; en ce temps de «réforme tridentine», c’est-à-dire de mise en application du Concile de Trente, la dévotion à la Vierge connut des sommets. A Fribourg, par exemple, vers 1615/20, Pierre Wuilleret peignit pour la chapelle du château de Balliswil un petit retable dédié à Notre-Dame de Lorette, qui représente le transport céleste de sa maison (ill. 3).¹¹

A Fribourg encore surgit un projet de chapelle de Lorette, non réalisé, demeuré à peu près inconnu jusqu’à nos jours. Il émanait de Nicolas-Albert Koenig, le frère du fameux capitaine François-Pierre Koenig von Mohr. Quand Albert-Nicolas mourut, en 1637, il légua 2000 écus aux franciscains de la ville pour qu’ils élèvent une chapelle de ce type dans leur église, celle que nous appelons «des Cordeliers».¹² Nous ne savons pas pour quelles raisons les franciscains n’ont pas exécuté ce vœu, qui aurait offert à la ville une chapelle de Lorette avec dix ans d’avance. Les franciscains érigeront une chapelle mariale dans leur église en 1694 seulement, grâce au legs d’un autre fondateur: Hans Ulrich Wild, et sur le modèle d’un autre pèlerinage célèbre, celui d’Einsiedeln.¹³ Ce qui relie nos deux exemples, celui de Balliswil et celui du projet non réalisé aux Cordeliers, c’est l’influence primordiale des jésuites. Wuilleret comme Albert-Nicolas Koenig avait été leur élève au collège Saint-Michel.



La chapelle de Lorette. Eau-forte de Jean-François Reyff, 1648
(inv. MAHF 10244)

Cartouche supérieur:

D. M.

Ad perennem Coelestibus Laure[ns]is Laureatae Mariae cultum /
 S.P.Q.F. sub hac sacrâ Lauro s[?]ita deponens hoc instar /
 Veri Laureti Lauretum posuit in monte, ut Pharus haec /
 Friburgensis nocturnâ flammâ perpetu[?] radians Maris /
 Stellam Mariam per oculos omnium animis [in]gera[t?]

Cartouche inférieur:

Parvum hoc opus sed auro magnificum /
 Columnis statuisse sumptuosum sine marmore /
 marmoreum, sine aere aereum, omnium aere, omnium /
 manibus stat, stabitque Nam fundamentorum abyssum /
 summorum infimorumque, manibus, humeris, plaustrisque /
 comportati lapides impleverunt, sudor coagmentavit Credas /
 imponi Pelion Ossa & sanctae molis erat Domini Dominaeque /
 domum fundare supra firmam Petram adversus quamnec, /
 portae inferi praevalerent. Ut Friburgum Nuitonum sic maneat /
 que Fridburgum, S.P.Q.F. hodie inter triumphales Musicorum, /
 [...]natum, Tormentorum tonos, ignesque festivos [...]icanti III^{mo} /
 R^{mo} S.R.I. Principe Joanne a Wattenwyl Dei et Apostoli /
 [?] sedis gratia Episcopo et Comite Lausanensi [.]ovet /
 XXma [?] octobris Anni 1648 /

Joan. Franc. Reyff Aedil ft

Traduction**Cartouche supérieur:**

A Notre-Dame

En l'honneur éternel de la Vierge, couronnée de laurier dans les ciels,
 le Conseil et le peuple de Fribourg ont placé
 une réplique de la vraie chapelle de Lorette
 au sommet de la montagne, sous ce laurier saint,
 afin que chaque nuit la flamme de ce phare rayonnant, vue de tous,
 porte Marie, étoile de la mer, jusqu'au fond des âmes

Cartouche inférieur:

Cette petite construction, mais magnifiquement dorée
 et décorée de colonnes et de statues précieuses,
 a l'air de marbre, mais elle n'est pas de marbre,
 a l'air de bronze, mais elle n'est pas de bronze.
 Elle se dresse et se maintiendra grâce aux aumônes et au travail de tous,
 car elle repose sur des fondations dont les puissants comme les humbles
 ont charrié, porté et posé les pierres de leurs propres mains;
 et leur sueur les a cimentées.

Tu croirais qu'on a superposé le mont Pelion au mont Ossa,
 tant il a été difficile de fonder la maison du Seigneur et de Notre-Dame
 en toute sécurité sur ce roc
 contre lequel les portes de l'Enfer ne prévaudront pas.
 Et pour que Fribourg en Nuithonie demeure une cité de paix,
 aujourd'hui son Conseil et son peuple remettent [à Marie],
 au son triomphant de la musique, dans le fracas du canon et des feux d'artifice,
 cette bâtieuse achevée
 que Jean de Watteville, prince du Saint-Empire, évêque et comte de Lausanne
 par la grâce de Dieu et des apôtres,
 a consacrée le 11 octobre 1648.

Signé Jean François Reyff, édile.

(Traduction Leo Villiger et Jean Steinauer)

Le récit de la construction de la chapelle exalte l'unanimité de la population, qui l'avait dressée de ses mains. Si l'ouvrage fut mené à chef grâce à des dons importants, il le fut aussi grâce aux corvées consenties par les paysans de Tavel, qui acheminèrent les charrois de molasse, et à l'aide apportée par la population de la ville dans son ensemble.¹⁴ Jeune ou vieux, riche ou pauvre, chaque citadin pèlerinant vers Bourguillon apportait sa pierre à l'édifice – et ce n'est pas une figure de style; on rapporte en effet que même les petits enfants, portés dans les bras de leur mère, tenaient un caillou en main. Le texte accompagnant la gravure de Reyff compare le roc sur lequel se dresse la chapelle à celui – l'apôtre Pierre – sur lequel le Christ a voulu bâtir son Eglise. Il insiste sur l'aide du peuple au transport des pierres, qu'il déclare tout imprégnées de sa sueur. On ne saurait mieux dire que la foi catholique est le fondement de l'unité du peuple.

L'ordre social imposé et sacré

Quand au récit de la dédicace, il montre une société fermement structurée et hiérarchisée.¹⁵ Le 11 octobre 1648, on porta vers la chapelle, en procession, la statue de la Vierge destinée à l'autel, sous un dais porté par les quatre bannerets. Un porte-enseigne à cheval, en armes, accompagné d'archers, ouvrait le cortège avec le drapeau de la République. Suivaient le clergé *in corpore*, le collège des jésuites, les corporations avec leurs torchères de cérémonie et nombre de bourgeois en armes, qui avaient obtenu de former une garde d'honneur. Devant la chapelle, des hallebardiers étaient prêts à extraire la statue de son support.

L'évêque procéda à la dédicace et célébra la messe, le père Gumppenberg prêcha. L'office baigna dans la musique, mais aussi dans les détonations: les salves d'honneur se prolongeant en «tirs de joie», comme disent les textes, et la garde bourgeoise se livrant, dans la foulée, à un exercice guerrier de démonstration. A la nuit tombée, on alluma des feux d'artifice. A l'aube, comme de nos jours encore pour la Fête-Dieu, c'est le canon qui avait ouvert les festivités. Durant les préparatifs, le directeur de l'arsenal s'était même inquiété auprès du Conseil de savoir si l'on pouvait sans danger faire tirer depuis la porte de Bourguillon, toute proche de la chapelle.¹⁶ Le texte de la gravure décrit ces bruyantes cérémonies, qui allaient être chaque année renouvelées sous le nom de «dimanche de Lorette».¹⁷

En somme, c'est sous les armes et aux ordres de ses chefs que la cité manifeste son unité religieuse. Sa foi lui est imposée par les autorités (*cujus regio, ejus religio*), et l'influence des jésuites sur ces dernières empêche tout relâchement. Des exemples? Trois jours seulement après le sermon du père Gumppenberg réclamant une chapelle de Lorette, le Petit Conseil traita de sa proposition!¹⁸ Le puissant jésuite obtint encore que la Saint-Joseph soit à l'avenir fêtée et chômée dans le canton.¹⁹



(ill. 1) La chapelle de Lorette, vue du nord



(ill. 2) La chapelle de Lorette, vue du sud-est



(ill. 3) La translation de la Santa Casa. Huile sur bois de Pierre Wuilleret, 1615/20 (Balliswil FR, chapelle)



(ill. 4) Saint Jacques le Mineur (original provenant de la chapelle de Lorette).
Sculpture en molasse de l'atelier Reyff (?), 1647/50 (inv. MAHF 8904)



(ill. 5) Console portant les noms et les armoiries de Jean-François Reyff et de sa femme, Anne-Marie de Vevey (original provenant de la chapelle de Lorette). Sculpture en molasse de l'atelier Reyff (?), 1650 (inv. MAHF 8902)



(ill. 6) Plaque en bronze, mentionnant la fondation des époux Bulliard. Bronze de François-Barthélemy Reyff, 1648 (chapelle de Lorette)



(ill. 7) La Santa Casa de Loreto, Marches/Italie. Revêtement en marbre du début du XVI^e siècle



(ill. 8) La chapelle de Lorette, vue du sud. Photographie d'Adolphe Braun, entre 1859 et 1885
(inv. MAHF 1980-96)



(ill. 9) La chapelle de Lorette, vue du sud-est. Aquarelle de Julien Thoos, 1888 (inv. MAHF 14915)

La construction de Lorette suit de vingt ans l'instauration formelle du pouvoir patricien à Fribourg, c'est-à-dire l'identification de l'Etat à un cercle restreint de familles qui se réservent les fonctions publiques. Les deux faits ne sont pas sans lien: la statuaire de la chapelle s'inscrit dans une entreprise de propagande par l'image méthodiquement conduite par les gouvernants depuis 1627. A Saint-Nicolas, ils se sont mis en scène à travers leurs armoiries, couplées à la mention des charges qu'ils occupaient: avoyer, banneret, trésorier, etc. (voûte du chœur, 1631). A l'étage noble du Collège, ils se sont présentés en hommes de guerre, capitaines pieux suivant le modèle du fondateur des jésuites (chapelle Saint-Ignace, 1640).²⁰ A Lorette, délaissant ces registres exclusivement masculins, c'est en famille qu'ils ont voulu paraître.

L'ordre politique sur un saint modèle familial

Au lieu de prophètes et de sybilles, comme à Loreto²¹, la chapelle de Fribourg présente en effet dix statues monumentales figurant la parenté du Christ (ill. 4). Selon la description de la chapelle rapportée dans l'*Atlas marial (Atlas marianus)* du père Gumppenberg, il s'agit des vieux Joachim et Anne, de Zacharie et d'Elisabeth, de Marie-Salomé avec les deux Jacques, le Mineur et le Majeur, de Joseph et des deux Jean, le Baptiste et l'Evangéliste.²² Il semble toutefois qu'au lieu de Marie-Salomé, c'est la Vierge elle-même qui est représentée. Et au-dessus des ouvertures des portes on ne se trouve pas, comme à Loreto, des scènes narratives, mais – peut-être en remplacement, par une sorte d'ellipse – les bustes des quatre évangélistes. Les statues représentant parents et amis du Christ reposent sur des consoles portant des armoiries familiales et des inscriptions (ill. 5).²³ Les unes et les autres se rapportent évidemment aux personnes qui ont apporté les plus notables contributions à l'édification de la chapelle, ou qui ont offert une statue. (Les inscriptions, datées de 1650, ont donc été portées deux ans après l'achèvement de l'édifice; mais sur la gravure, réalisée peu après le 11 octobre 1648, les consoles armoriées sont parfaitement reconnaissables sous les statues: la recherche de financements se prolongea-t-elle après la fin des travaux?) Plusieurs membres du Conseil de Fribourg ont contribué à titre personnel aux frais de la construction. Or, dans les inscriptions, ils sont presque toujours nommés en compagnie de leur femme.

On dirait que ces représentants du patriciat fribourgeois se posent ici en répliques terrestres du lignage du Christ, en insistant sur leur insertion familiale. Cela revient à proposer une lecture politique de la statuaire de Lorette (autorité paternelle du patriciat, obéissance filiale des sujets), et sans doute les contemporains étaient-ils invités à la faire. Par ailleurs, cela correspond bien à l'insistance des jésuites sur le modèle de *la Famille sainte* (titre de l'ouvrage à succès d'un père de la Compagnie, paru en 1643), comme à leur travail auprès des mères dans le cadre des congrégations qu'ils animaient en ville.²⁴

La construction et la dédicace de Lorette, enfin, montrent que l’imbrication du politique et du religieux n’allait pas sans tensions, ni conflits de compétences, entre les autorités de Fribourg et l’évêque. Mais au fond, c’est d’abord de gros sous qu’on parlait.

Patronner la chapelle: une question de prestige et d’argent

Dès la fin mars 1647, de séance en séance, le Petit Conseil discuta l’emplacement et le financement de la construction. Quant au financement, Leurs Excellences posèrent d’emblée en principe qu’il ne pouvait reposer sur les deniers publics²⁵; elles facilitèrent néanmoins l’exécution rapide du projet en consentant une avance de fonds, qu’elles escomptaient récupérer sur les revenus du sanctuaire – lesquels dépendraient aussi, bien sûr, de son emplacement.²⁶ Gumppenberg avait indiqué plusieurs sites possibles, le meilleur à ses yeux étant le pré d’un certain Wilhelm Bidermann, proche de la porte de Bourguillon, au bord de la falaise, là où s’était autrefois élevé un château de la famille de Hattenberg.²⁷ Le lieu était déjà fortement marqué par la présence du sacré; en effet il se situait, au voisinage du monastère de Montorge construit en 1626, sur le tracé du chemin de croix (*via dolorosa*) qui depuis le XVI^e siècle reliait l’église de Saint-Jean et son monumental crucifix de pierre à la chapelle de Bourguillon, lieu de pèlerinage très ancien. S’étant assuré que, de ce côté-là, l’«interception» à Lorette du flux des aumônes ne soulèverait pas de protestations, le Petit Conseil entérina la demande du prédicateur, sous la condition que reviennent à l’autorité civile et le contrôle du sanctuaire, et l’essentiel de ses recettes.²⁸

Peu de temps après, le prévôt de Saint-Nicolas posa la première pierre, et l’on érigea sur le chantier une grande croix.²⁹ Le 18 août 1647, les murs étant arrivés à hauteur d’homme, un premier service divin fut célébré sur le site.³⁰ Une année et demie après le début des travaux, la chapelle était achevée. Le Conseil manifesta qu’il en revendiquait le patronage en faisant apposer sur son toit les armes de la République.³¹

On avait projeté de la faire bénir par l’abbé de Hauterive, mais il se récusa, au motif qu’on était dans la juridiction de l’évêque Jean de Watteville, et que celui-ci devait venir à Fribourg, de toute manière, pour les confirmations.³² L’évêque en question, celui de Lausanne, n’avait en effet plus de siège depuis que la Réformation l’avait chassé de sa ville; à cette époque il séjournait le plus souvent en Franche-Comté, car il relevait de l’archevêque de Besançon. Sollicité par le Conseil de Fribourg, Mgr de Watteville fit savoir qu’il aurait accepté volontiers l’invitation, mais qu’il ne disposait pas des moyens nécessaires au voyage.³³ Le Conseil lui fit tenir 200 livres pour ses frais, et le 3 octobre 1648 le prélat fit son entrée dans la ville.³⁴ Il donna ses directives pour la cérémonie après quelques jours, tandis que le Conseil confiait l’organisation des festivités à un comité formé du lieutenant d’avoyer, du trésorier, de l’édile Jean-François Reyff

et du directeur de l'arsenal.³⁵ L'évêque reçut un accueil digne de son rang. Le jour de la dédicace (11 octobre), il prit son petit-déjeuner dans la très chic abbaye des Merciers, en compagnie de plusieurs membres du gouvernement.³⁶ Après la cérémonie, il fut l'hôte du Conseil pour un banquet, toujours aux Merciers.³⁷ La Ville lui offrit six meules de fromage³⁸, un cadeau bienvenu si l'on songe que Jean de Watteville avait encore plusieurs semaines de voyage en perspective, mais cette générosité n'était pas absolument désintéressée.

Les autorités de Fribourg tenaient beaucoup à faire entériner par l'évêque leurs droits sur la chapelle, respectivement sur ses revenus, alors que l'évêque avait justement les mêmes prétentions. Au surplus, le prélat se plaignait de n'avoir pas été convié à la pose de la première pierre.³⁹ Le Conseil chargea une délégation de négocier avec l'évêque et de mettre noir sur blanc le résultat de ces pourparlers.⁴⁰ Sous la double signature de Mgr de Watteville et du secrétaire de Ville Protais d'Alt, le document donna satisfaction aux demandes de Fribourg, soit le patronage de Lorette et les revenus afférents.⁴¹ Il énumère à ce propos toutes les formes d'aumônes possibles: outre les monnaies d'argent et d'or, les bijoux, la cire, mais aussi les provisions de bouche, les poules et autres animaux...

En sus de ces libéralités, la fondation de messes apportait du numéraire. La plus impressionnante fut le fait, peu après la consécration de la chapelle, du marchand Pierre ou Peter Bulliard et de sa femme Ursula Sorg. Les époux allouèrent la très grosse somme de 2400 couronnes pour fonder une messe quotidienne, à savoir: le dimanche à l'intention des autorités; le lundi et le mardi à celle de feu leur fils Jakob, de son vivant chanoine de Saint-Nicolas; le mercredi et le jeudi pour le fondateur, le vendredi et le samedi pour sa femme.⁴² Ils proposèrent le premier chapelain, Pierre Glasson⁴³; lequel fut logé dans une maison que le gouvernement acheta pour lui à la Planche supérieure, le 26 septembre 1948.⁴⁴ Une plaque de bronze fondu par Barthélémy Reyff, encore visible aujourd'hui à l'intérieur de la chapelle (ill. 6), fait mémoire de cette fondation.

Une autre fondation importante concerne l'installation dans le clocheton de la chapelle, chaque soir, d'une lampe à sept feux, qu'on devait ramener au matin.⁴⁵ Un membre de la famille Reyff, Henri, s'était engagé à verser l'argent nécessaire.⁴⁶ Son petit-fils François-Jacques Amman se délia de cette obligation, avec ses co-héritiers, en offrant une maison sise rue de Morat.⁴⁷ Ce luminaire, mentionné dans le texte de la gravure, avait une forte signification symbolique. La nuit était alors vraiment obscure; muni d'une simple lumière, bien visible de toute part en ville, le clocheton de Lorette faisait figure de phare. L'auteur du texte en tire une métaphore: que cette flamme nocturne porte Marie, «Etoile de la mer», des yeux jusque dans l'âme des citadins.⁴⁸

De la molasse peinte en marbre

Une chapelle de Lorette installée aux Cordeliers, selon le vœu d'Albert-Nicolas Koenig⁴⁹, aurait joui d'un emplacement plus conforme au modèle italien que la construction réalisée sur le Bisemberg. A Loreto, en effet, la chapelle ne se dresse pas à l'air libre, mais à l'intérieur d'une grande basilique datant du dernier tiers du XV^e siècle. La *Santa Casa*, comme on l'appelle, se trouve précisément sous la grande coupole, dans la croisée du transept. Au début du XVI^e siècle, les papes Jules II et Léon X confieront l'édicule à des architectes fameux – Bramante, Andrea Sansovino et Antonio da Sangallo le Jeune – et à des sculpteurs qui, influencés par Michel-Ange, le recouvriront de marbre précieux (ill. 7).⁵⁰ Aux quatre angles, ainsi qu'au centre des côtés longs de la chapelle, des ressauts sont encadrés de colonnes corinthiennes; entre chaque paire de colonnes sont aménagées deux niches superposées; des prophètes siégent au rang inférieur, au-dessus se tiennent des sibylles. Chaque section de mur ainsi délimitée est décorée de reliefs figurant des scènes de la vie de la Vierge. Deux portes s'ouvrent sur chacun des longs côtés. La façade orientale est percée de la fenêtre par laquelle, selon la légende, l'ange Gabriel s'introduisit dans la maison. Socles et corniches sont richement décorés.

Dans quelle mesure ce revêtement de marbre a-t-il été imité à Fribourg? On y reconnaît clairement la structure du modèle italien, jusque dans le nombre et la distribution des ouvertures. Mais les parois, au lieu de colonnes corinthiennes, portent des pilastres toscans, qui n'encadrent pas de ressauts, car la surface des murs est plane d'un bout à l'autre. Au surplus, les proportions des surfaces réservées et des portes ainsi que la forme du toit ne correspondent pas à l'original. Alors qu'à Loreto on a fait usage de marbre blanc, à Fribourg c'est la molasse locale qui a été mise en œuvre. Mais nous ne devrions pas conclure précipitamment que la chapelle présentait, à l'origine, l'aspect que nous lui connaissons. L'ouvrage a connu plusieurs restaurations depuis le XVIII^e siècle; en 1723, on a changé les entablements et le toit; entre la fin du XIX^e et les débuts du XX^e siècle, les statues originelles ont été remplacées par des copies.⁵¹ Sur une photo d'Adolf Braun prise entre 1859 et 1885 (ill. 8), les statues d'origine sont peintes en blanc, comme elles le sont encore sur une aquarelle de Julien Thoos datée de 1888 (ill. 9). Les traces de couleur trouvées sur ces originaux donnent à penser qu'ils ont été peints dès leur création, et n'offraient donc pas l'aspect de la pierre. Le texte de la gravure, qui décrit une chapelle «de marbre, sans être faite de marbre», suggère un revêtement de peinture imitant le marbre.

V.V.

Relief armorié provenant de la chapelle de Lorette, portant les noms de Peter Heinricher et de Jean-François Reyff. Molasse et argile ou stuc, 1650 (?) (inv. MAHF 8899)



Signé Reyff

La chapelle fribourgeoise de Lorette (33 pieds de long sur 13 pieds de large⁵²) est communément attribuée au sculpteur et architecte local Jean-François Reyff, dont ce serait le premier ouvrage d'architecture religieuse, précédant de quelques années les couvents des Ursulines et de la Visitation. Jamais, cependant, les sources dont nous disposons ne mentionnent expressément Reyff comme auteur de Lorette.

Nous pouvons tabler sur le fait que les jésuites ont fait venir à Fribourg des représentations ou des plans de la *Santa Casa* de Loreto.⁵³ Du fait, ensuite, que le Conseil de Fribourg prit la chapelle sous sa protection, nous pouvons admettre que Reyff, en tant qu'édile, fut chargé du projet. Sur une console, il est cité comme donateur; son nom figure en outre, avec celui du trésorier, sur un relief en partie modelé, conservé dans les dépôts du Musée d'art et d'histoire, qui provient également de Lorette (ci-dessus). Pour boucler cette quête d'indices, il faut revenir à la gravure de 1648. Le magnifique décor de cartilage ornant le texte des cartouches reproduit l'ornementation utilisée dans l'édifice, sur les consoles, sur la plaque de bronze de Barthélémy Reyff et sur l'autel. Enfin, au bas du second texte est portée une signature – *Reyff Aedil. Fecit*, autrement dit: une réalisation du directeur de l'Edilité Reyff – qui vaut sans doute pour le bâtiment lui-même comme pour la gravure.⁵⁴

V.V.

Notes

¹ Sur Lorette, voir: Wilhelm Gumppenberg, *Atlas Marianus*, traduction allemande par Maximilian Wartenberg, 3e partie, Munich 1673, no 893, pp. 307-309 (reproduction: Christel Ronner, «Die bildlichen Darstellungen im Atlas Marianus des Wilhelm Gumppenberg und eine Wallfahrtsbilderreihe in der bischöflichen Sammlung Freiburg», dans *Freiburger Geschichtsblätter* 61 (1977) pp. 175-187; Héliodore Raemy de Bertigny, *Chronique fribourgeoise du dix-septième siècle* [Vulpius/Fuchs], publiée, traduite du latin annotée et augmentée de précis historiques, Fribourg: J. Koch-Aibischer, 1852, pp. 282-283; Charles de Raemy, *Les trois sanctuaires de Marie dans la ville de Fribourg*, Fribourg: Galley, 1904, pp. 43-48. Marcel Strub, *Les Monuments d'art et d'histoire du canton de Fribourg*, t. 3, Bâle: Birkhäuser 1959, pp. 342-353 (avec bibliographie); P. Crescentino da San Severino M., *Chiese e cappelle di Loreto nella Svizzera*, Loreto: Congregazione universale S. Casa, 1967; Elisabeth Castellani-Stürzel, «Hans-Franz Reyff als Architekt», dans *Freiburger Geschichtsblätter* 61 (1977) pp. 70-105. Je remercie Rita Haub, Archivum Monacense Societatis Jesu, Munich, de ses précieuses informations.

² Musée d'art et d'histoire Fribourg, inv. no MAHF 10244, 27 x 16,3 cm. En 1908, l'œuvre fut proposée au MAHF, mais elle fut d'abord acquise par la Bibliothèque cantonale (1909) et intégrée seulement plus tard aux collections du musée (MAHF, Archives, Procès-verbaux de la commission du musée, 16.3 et 1.12.1908, 10.3.1909).

³ Ivan Andrey, «Couvents de femmes à Fribourg à l'époque de la Contre-Réforme», dans *Au-delà du visible. Reliquaires et travaux de couvents*, catalogue Musée d'art et d'histoire, Fribourg 2003, p. 10.

⁴ Verena Villiger, «Der Bernhardszyklus von 1658/59», dans *Patrimoine fribourgeois*, 11 (1966) (L'abbaye cistercienne d'Hauterive), pp. 67-68.

⁵ Sur Gumppenberg voir: *Diccionario histórico de la Compañía de Jesús*, Rome-Madrid: Institutum historicum, S.I. / Universidad Pontificia Comillas, 2001 (avec indications bibliographiques).

⁶ Gumppenberg, *Atlas Marianus* (voir note 1), p. 307.

⁷ Louis Châtellier, *L'Europe des dévôts*, Paris: Flammarion, 1987, p. 167.

⁸ Gumppenberg, *Atlas Marianus* (voir note 1), p. 308.

⁹ Floriano Grimaldi, *La historia della chiesa di Santa Maria de Loreto*, Loreto: Cassa di risparmio di Loreto, 1993, pp. 15-17.

¹⁰ Lászlo Szilas s.j., «Loreto nella letterature spirituale dei Gesuiti», dans *Loreto. Crocevia religioso tra Italia, Europa ed Oriente*, a cura di Ferdinando Citterio e Luciano Vaccaro, Brescia: Morcelliana, 1997, pp. 263-272.

¹¹ Verena Villiger, *Pierre Wuilleret*, Berne: Benteli, 1993, pp. 126-132.

¹² Archives de l'Etat de Fribourg (AEF), RM 5, 14.8.1637.

¹³ Marcel Strub, *Les Monuments d'art et d'histoire du canton de Fribourg*, t. 3, Bâle : Birkhäuser 1959, pp. 66-68.

¹⁴ Gumppenberg, *Atlas Marianus* (voir note 1), p. 308-309.

¹⁵ AEF, MC 19, 8.10.1648; Gumppenberg, *Atlas Marianus* (voir note 1), p. 309; Archiv der Nordprovinz SJ, Munich, Petrus Hartmann, *Les Jésuites de Fribourg*, 7 vol. manuscrits, Toulouse 1867, fol. 16v, 17r; Raemy (voir note 1).

¹⁶ AEF, MC 199, 3.9.1648.

¹⁷ François Kuenlin, *Dictionnaire géographique, statistique et historique du canton de Fribourg*, Fribourg: Louis Eggendorfer, 1832, t. 1, pp. 368-369; Hartmann (voir note 15), fol. 16v.

¹⁸ AEF, MC 198, 28.3.1647.

¹⁹ Hartmann (voir note 15), fol. 15v.

²⁰ Jean Steinauer, *Patriciens, fromagers, mercenaires*, Lausanne: Payot 2000, pp. 227-232.

²¹ Kathleen Weil-Garris, *The Santa Casa di Loreto. Problems in Cinquecento Sculpture*, New York-Londres: Garland, 1977, 2 vol.

²² Gumppenberg, *Atlas Marianus* (voir note 1), p. 308.

²³ Strub (voir note 1), pp. 348-349.

²⁴ Châtellier (voir note 7), p. 156 ss.- Voir à ce sujet également: Hildegard Erlemann, *Die Heilige Familie. Ein Tugendvorbild der Gegenreformation im Wandel der Zeit. Kult und Ideologie*, Munster (Westphalie): Ardey, 1993, pp. 121-131.

²⁵ AEF, MC 198, 28.3.1647.

²⁶ AEF, MC 199, 8.10.1648.

²⁷ AEF, MC 198, 1 et 4.4.1647.

²⁸ AEF, MC 198, 1 et 4.4.1647.

²⁹ Gumppenberg, *Atlas Marianus* (voir note 1), p. 307-308.

³⁰ AEF, MC 198, 13.8.1647.

³¹ Ces armes sont visibles sur l'eau-forte.

³² AEF, MC 199, 27 et 29.8.1648.

³³ AEF, MC 199, 14.9.1648.

³⁴ Kuenlin (voir note 17), p. 368.

³⁵ AEF, MC 199, 3.9 et 8.10.1648.

³⁶ AEF, MC 199, 8.10.1648.

³⁷ Kuenlin (voir note 17), p. 368.

³⁸ Kuenlin (voir note 17), p. 368.

³⁹ AEF, MC 199, 20.10.1648.

⁴⁰ AEF, MC 199, 29.10.1648.

⁴¹ AEF, Geistliche Sachen n° 426, 29.10.1648.

⁴² AEF, MC 199, 27.8.1648; Geistliche Sachen n° 428, 9.7.1649.

⁴³ AEF, MC 199, 27.8.1648.

⁴⁴ Raemy de Bertigny (voir note 1), p. 283.

⁴⁵ Gumppenberg, *Atlas Marianus* (voir note 1), p. 308.

⁴⁶ Raemy de Bertigny (voir note 1), p. 283.

⁴⁷ Raemy de Bertigny (voir note 1), p. 283.

⁴⁸ Une vingtaine d'années auparavant, une métaphore semblable fut utilisée par Jacques de Wallier pour le couvent de Montorge fondé par lui et situé à proximité de la chapelle de Lorette: «un chandelier allumé devant le trône de Dieu». Comme Gumppenberg, Wallier avait visité lui-même différents emplacements possibles avant de proposer celui qui lui parut le plus adapté pour la construction d'un sanctuaire (Andrey [voir note 3], p. 11).

⁴⁹ Voir note 12.

⁵⁰ Weil-Garris (voir note 21).

⁵¹ Conrad Schläpfer, «La chapelle de Lorette, à Fribourg», dans *Fribourg artistique à travers les âges* 17 (1906), pl. 19. Plus tard, les sculptures suivantes furent remplacées par Théo Aeby: les saints Joachim et

Jacques le Majeur (1912); saint Joseph (1914); Zacharie ou Zébédée (1915); saint Jacques le Mineur (1943); les évangélistes Jean et Luc (1947). La copie de sainte Elisabeth ou Marie-Salomé, également de Théo Aeby, n'est pas datée; sur celles des évangélistes Marc et Matthieu, l'indication du copiste et la date n'ont pas été retrouvées.

⁵² AEF, MC 198, 4.4.1647.

⁵³ Voir pour un cas comparable, la construction de la chapelle laurétane de Hergiswald: Dieter Bitterli, *Der Bilderhimmel von Hergiswald*, Bâle : Wiese-Verlag, 1999, pp. 16-17.

⁵⁴ Gérard Pfulg, *Jean-François Reyff, sculpteur fribourgeois et son atelier*, Fribourg: Fragnière, 1950, p. 50, mentionne comme constructeur de la chapelle de Lorette un certain Dominique Hall, originaire du Val Sesia. Nous n'avons pour l'instant pas pu retrouver ce nom dans la source citée.